



Les formes partagées des affects olfactifs : des proto-affects aux affects représentationnels

Joël Candau

► To cite this version:

Joël Candau. Les formes partagées des affects olfactifs : des proto-affects aux affects représentationnels. Noésis, 2010. halshs-01723687

HAL Id: halshs-01723687

<https://shs.hal.science/halshs-01723687>

Submitted on 5 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les formes partagées des affects olfactifs : des proto-affects aux affects représentationnels

Joël Candau

« *A purely disembodied human emotion is a nonentity* »

William James, « What is an Emotion ? », *Mind*, 9, 1884, p. 194

« La passion de l'individu s'avive de se sentir ainsi attenante
à des milliers de passions semblables à elle »

Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1975, p. 108

Nous, êtres humains, pouvons-nous partager des affects et, dans l'affirmative, comment ? Voilà une double question qui intéresse non seulement l'anthropologie – qui a pour objet d'étude les formes du partage, *i. e.* les manières d'être communes aux êtres humains, locales ou universelles – mais aussi l'ensemble des sciences humaines, si l'on admet que l'aptitude au partage (pratiques culturelles, empathie, coopération, imitation, etc.) est une caractéristique d'*Homo sapiens*.

Le partage des affects est hautement probable, suggèrent les nombreux travaux sur les aspects universels et culturels de l'expression faciale des émotions, depuis Darwin¹ et Duchenne de Boulogne² jusqu'aux études de Paul Ekman³, ou encore les données publiées dans le *Atlas of Affective Meaning* par Osgood et ses collaborateurs⁴. Si ce partage est réel, selon quelles modalités ? S'applique-t-il à l'état émotionnel proprement dit, à la

¹ C. Darwin, *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris, C. Reinwald et Cie, Libraires-Éditeurs, 1877, 405 p.

² G. B. Duchenne de Boulogne, *Mécanisme de la physionomie humaine ou analyse électrophysiologique de l'expression des passions*, Paris, Baillière et Veuve Jules Renouard, 1862.

³ P. Ekman, W. V. Friesen, « Constants across cultures in the face and emotion », *Journal of Personality and Social Psychology*, 1971, 17, p. 124-129. P. Ekman, « Universal facial expressions of emotion », *California Mental Health Research Digest*, 1970, 8, p. 151-158. P. Ekman, E. R. Sorenson, W. V. Friesen, « Pan-cultural elements in facial displays of emotions », *Science*, 1969, 164, p. 86-88.

⁴ C. E. Osgood, M. S. Miron, W. H. May, *Cross-Cultural Universals of Affective Meaning*, Chicago, University of Illinois Press, 1975, 520 p.

conscience de cet état, ou encore à l'expression publique de cet état et/ou de la conscience de cet état ? Dans les limites de cet article, je suis évidemment contraint de restreindre cette question tout à la fois dans son étendue et dans son champ possible d'application, en considérant ici : 1) le seul registre de l'expression publique d'une émotion, 2) lors d'une expérience olfactive.

Les entretiens menés lors d'enquêtes au sein de professions confrontées à des environnements olfactifs sévères⁵ ont attesté le partage d'affects olfactifs par mes informateurs. Autrement dit, le partage olfactif est aussi affectif. D'une profession à l'autre, en analysant les descripteurs olfactifs dans le langage naturel⁶, j'ai identifié des modalités différenciées de ce partage d'affects, mais j'ai repéré aussi des constances, des régularités interprofessionnelles en présence de certains stimuli particulièrement violents⁷, ce qui n'exclut pas que, dans ce cas, le partage des affects olfactifs ait un caractère panhumain. Ce sont ces données que je tente d'interpréter ici. Je le fais à l'aide d'un cadre théorique qui rapproche deux types de travaux bien distincts, les uns menés en sciences cognitives, les autres en physiologie animale.

Dans la première partie de l'article, je propose une typologie des affects. Je rappelle ensuite les thèses des tenants de l'existence d'un « domaine spécifique » (*domain specificity*) dans le registre de la cognition⁸. La troisième partie résume les travaux menés par le physiologiste Derek Denton sur les émotions qu'il qualifie de primordiales⁹, renommées ici proto-affects, et qui pourraient être à l'origine de la conscience. Dans une perspective évolutionniste, la thèse de Denton vient étayer l'hypothèse faisant de l'affectivité un domaine spécifique. Dans la quatrième partie, je

⁵ J. Candau, *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, PUF, 2000, VI + 162 p.

⁶ J. Candau, « Langage naturel des odeurs et cognition sociale », *Degrés, Sémio-anthropologie du sensible*, n° 113, 2003, p. d1-d14.

⁷ J. Candau, « The Olfactory Experience : constants and cultural variables », *Water Science & Technology*, vol. 49, n° 9, 2004, p. 11-17. « Le partage des savoir-faire olfactifs : entre "bonnes" et "mauvaises" odeurs », dans P. Lardellier (éd.), *À fleur de peau. Corps, odeurs et parfums*, Paris, Belin, 2003, p. 97-114.

⁸ L. A. Hirschfeld, S. A. Gelman (éd.), *Mapping the mind. Domain Specificity in Cognition and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, 516 p.

⁹ D. Denton, *Les émotions primordiales et l'éveil de la conscience*, Paris, Flammarion, 2005, 363 p.

prends appui sur cette hypothèse pour traiter la question du partage de ce domaine par les membres de notre espèce puis, dans la cinquième et dernière partie, pour interpréter certains invariants des expériences olfactives. Je mets ainsi en évidence des formes du partage de celles-ci qui sont, pour une part, naturellement contraintes, précisément parce qu'elles relèvent des proto-affects. Toutefois, cette approche ne peut rendre compte de formes plus singulières des expériences sensorielles – que je décrirai – qu'au prix d'une complexification du modèle théorique, le domaine spécifique de l'affectivité étant alors conçu comme le lieu de coexistence d'orientations cognitives archaïques et de dispositions plus récentes. Ces dernières permettent à *Homo sapiens* de s'affranchir en partie des déterminismes strictement chimiques et biologiques.

1. Typologie des affects

Je ne distingue pas ici affects et émotions et, *a fortiori*, je ne m'intéresse pas à ce qui pourrait justifier des distinctions plus fines entre affects, émotions, humeurs, sentiments, états d'esprit, etc. C'est un choix certainement critiquable, au moins du point de vue de la psychologie clinique. Cependant, en confondant affects et émotions pour les besoins de mon argumentation, je ne prends pas de grands risques. Il est courant de voir dans les affects les « formes incipientes de l'émotion »¹⁰. L'*Encyclopaedia of the Cognitive Sciences* du MIT observe que les deux termes sont souvent considérés comme synonymes¹¹. De même, l'*Oxford English Dictionary* définit le terme « *emotion* » comme une « *mental affection* »¹². Je ne suis pas éloigné non plus d'une définition assez consensuelle de l'affectivité, proposée dans de nombreux dictionnaires ou manuels de psychologie, qui voit dans celle-ci l'ensemble des sentiments, des passions et des émotions qui animent un individu. J'utilise par conséquent cette notion d'une manière ouverte, générique.

Cela posé, il faut encore noter que la classification des affects/émotions est loin de faire l'objet d'un accord au sein de la communauté scientifique. Les émotions qualifiées de secondaires par Denton (joie, tristesse, peur, colère, surprise, dégoût), sont généralement qualifiées de primaires ou

¹⁰ B. Rimé, *Le Partage social des émotions*, Paris, PUF, 2005, p. 50.

¹¹ *The MIT Encyclopedia of the Cognitive Sciences*, Cambridge MA, MIT Press, 1999, p. 273.

¹² *The Oxford English Dictionary*, Oxford, Oxford University Press, 1989.

primordiales par un grand nombre de chercheurs¹³, de « *standard* » par William James¹⁴ ou de « *basic emotions* » par Ekman¹⁵. Encore s'agit-il pour ce dernier de celles qui sont corrélées sans ambiguïté avec des expressions faciales spécifiques, ce qui n'est pas le cas de la honte ou de l'amour, émotions parfois qualifiées de « sociales » que, néanmoins, d'autres spécialistes du domaine appellent aussi « *basic emotions* »¹⁶. Selon le psychologue et éthologue Jaak Panksepp¹⁷, les sensations relatives à la faim, à la soif, à la douleur et à la fatigue ne devraient pas être classées dans la catégorie des émotions, contrairement à ce que fait Denton. Bref, d'un chercheur à l'autre la classification des émotions est très variable, et ne s'appuie pas sur des critères stables et aisément identifiables. Le domaine se caractérise par un réel désordre notionnel, que je prends le risque d'aggraver en distinguant trois types d'affects.

Le premier type relève de ce que j'appelle les *proto-affects*. Ils correspondent aux émotions primordiales de Denton, discutées plus longuement dans la troisième partie. Le proto-affect est l'équivalent, me semble-t-il, de la proto-émotion pour Patrick Colm Hogan¹⁸ : un excès de stimulation envahit toute la conscience et la seule réponse possible est le retrait de la stimulation. À ce moment-là, « les besoins qui se manifestent dans l'organisme exigent d'être satisfaits sans délai et sont sourds à la voix de la raison »¹⁹ comme, par exemple, quand un individu souffre terriblement de la soif. Sans être strictement équivalentes aux « proto-passions » telles que les définit Carole Talon-Hugon, les proto-affects traduisent, comme celles-ci, « des variations par rapport à un état optimal de fonctionnement de la machine en nous », « aventures du corps » que la conscience épouse « sans

¹³ Par exemple, A. R. Damasio, *Le sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 58.

¹⁴ W. James, « What is an Emotion ? », *Mind*, 9, 1884, p. 189.

¹⁵ P. Ekman, R. Davidson, *The Nature of Emotion : Fundamental Questions*, Oxford, Oxford University Press, 1995, 512 p. P. Ekman, « Basic Emotions », dans T. Dalgleish et M. Power (éd.), *Handbook of Cognition and Emotion*, Sussex, UK, John Wiley & Sons, 1999, p. 45-60.

¹⁶ C. E. Izard, « Basic Emotions, Natural Kinds, Emotion Schemas, and a New Paradigm », *Perspectives on Psychological Science*, 2 (3), 2007, p. 260-280.

¹⁷ D. Denton, *op. cit.*, p. 282.

¹⁸ P. Colm Hogan, *The Mind and Its Stories : Narrative Universals and Human Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 254 p.

¹⁹ S. Moscovici in Bernard Rimé, *op. cit.*, p. xii.

distance » ou encore « ombre portée en l'âme du bon ou du mauvais état de la mécanique vitale »²⁰.

Je distingue ensuite les *affects primordiaux*, qui désignent assez consensuellement des émotions telles que la colère, le dégoût, la peur, la honte, l'amour, déclenchées principalement par des influx nerveux provenant des extérocepteurs. Ces affects « permettent une évaluation de la situation »²¹ et une préparation à l'action au terme de processus qui peuvent être infra-conscients²².

Enfin, j'appelle *affects représentationnels* des mécanismes de haut niveau d'évaluation des stimuli, dont je préciserai plus loin la nature. Les affects représentationnels, qui sont le fruit d'une conscience réfléchie de l'émotion (registre de la méta-conscience), sont étroitement liés à notre aptitude au partage, en particulier à notre aptitude à symboliser, et à être influencé par les représentations en circulation dans le groupe d'appartenance.

J'espère qu'à la fin de ce texte ces distinctions paraîtront plus claires mais, d'ores et déjà, j'introduis le principal critère qui les motive. Chez l'homme, les affects sont toujours la combinaison d'inputs perceptuels (IP) naturellement contraints et d'inputs conceptuels (IC) culturellement orientés²³. Alors que les proto-affects sont massivement sous l'emprise des premiers, les affects représentationnels, comme je tâcherai de le montrer à partir de données ethnographiques, subissent très fortement l'influence d'IC, en particulier sous la forme de représentations publiques stabilisées²⁴,

²⁰ C. Talon-Hugon, « L'homme, l'animal et les passions. Le double renversement cartésien », dans T. Gontier (dir.), *Animal et animalité dans la philosophie de la Renaissance et de l'Âge classique*, Louvain-Paris-Dudley, Éditions Peeters, 2007, p. 186, 187, 192.

²¹ D. Denton, *op. cit.*, p. 25.

²² L'amorçage (*priming*) subliminal de mots connotés émotionnellement (*e.g.* danger, tuer) module l'activité de l'amygdale dans les mêmes régions que celles qui sont impliquées dans l'évaluation consciente de mots émotionnels, ce qui rend plausible la notion d'émotions inconscientes : L. Naccache *et al.*, « A direct intracranial record of emotions evoked by subliminal words », *PNAS*, vol. 102, n° 21, 2005, p. 7713-7717.

²³ Cette distinction ne correspond pas à celle qui est habituellement faite entre l'état émotionnel que l'on peut identifier chez un individu à partir de changements physiologiques et le vécu émotionnel qui est la conscience de ces changements ou, si l'on veut, la conscience subjective de l'émotion qui, elle-même, peut faire l'objet d'une prise de conscience de deuxième ordre (conscience réfléchie ou métaconscience de l'émotion). Le vécu émotionnel peut subir l'influence des IP et des IC.

²⁴ D. Sperber, « Outils conceptuels pour une science naturelle de la société et de la culture », *Raisons pratiques*, 11, EHESS, p. 209-230.

i. e. de représentations sociales et culturelles. En regard de l'influence respective des IP et des IC sur les proto-affects et sur les affects représentationnels, les affects primordiaux se situent entre les deux. Comme l'ont montré les études interculturelles des expressions faciales humaines menées par Ekman, ces affects universels ont probablement une base innée, biologique mais, en même temps, la manière dont le sujet les assume et leur réception par son entourage peuvent être modulées d'une société à l'autre, ce qui rend plausible l'idée qu'ils sont un mélange variable d'IP et d'IC.

2. Le domaine-spécifique

Une des manières possibles de se représenter notre esprit-cerveau est de voir en lui un organe polyvalent, doté d'un certain nombre d'aptitudes générales qui le rendraient capable de s'engager dans n'importe quelle tâche cognitive, indépendamment du contenu spécifique de celle-ci. Ainsi, un même ensemble de processus pourraient être mis en œuvre lors de tout acte de pensée, que celui-ci ait pour objet de résoudre un problème mathématique, d'apprendre une langue, de catégoriser les espèces vivantes, de s'orienter spatialement ou d'interpréter les pensées d'autrui (*theory of mind*). C'est une première conception de notre architecture cognitive, qui a un temps prévalu au sein des nombreuses disciplines intéressées par le sujet.

La notion de domaine spécifique concurrence cette manière de voir. En effet, à l'opposé d'une conception du cerveau doté d'un ensemble de compétences tous azimuts, de plus en plus de chercheurs, sur la base de travaux expérimentaux, sont arrivés à la conclusion que de nombreuses compétences cognitives sont spécialisées pour traiter des types spécifiques d'information, propres à un domaine. En fait, cette notion de domaine spécifique n'est pas nouvelle. Pour cause d'incompétence, je ne me hasarderai pas à en esquisser la genèse en philosophie, ce qui serait pourtant fort utile. En psychologie, on peut en trouver des traces chez Edward Thorndike²⁵, élève de William James, avec sa conception multidimensionnelle de l'intelligence (abstraite, mécanique, sociale), ou chez Adriaan de Groot²⁶ (en particulier dans sa psychologie échiquéenne), ou bien

²⁵ E. Thorndike *et al.*, *The Measurement of Intelligence*, New York, Teachers College Press, 1927.

²⁶ A. D. de Groot, *Thought and Choice in Chess*, The Hague, Mouton Publishers, 1978.

encore chez Lev Vygotsky qui, au début des années 1930, soutient que l'esprit n'est pas un réseau complexe d'aptitudes générales (observation, attention, mémoire, jugement, etc.), mais un ensemble d'aptitudes spécifiques, chacune étant, pour une part, indépendante des autres et développée indépendamment des autres²⁷.

Bref, l'idée est la suivante : le cerveau n'est pas un organe à tout faire, mais un ensemble de sous-systèmes modulaires, acquis au cours de l'évolution et conçus pour accomplir des tâches cognitives bien précises, consistant à traiter des informations spécifiques à un domaine. L'exemple le plus souvent donné, bien qu'encore controversé, est celui de l'aptitude au langage. Selon les thèses de Chomsky, on le sait, un système émergent de règles de grammaire confère à l'enfant une capacité innée à apprendre un langage. Cette faculté est un exemple de la modularité de l'esprit, constitué de systèmes séparés (*e. g.*, la faculté du langage, le système visuel, le module de reconnaissance des visages, etc.) qui ont leurs propres attributs.

Il n'y a pas de consensus à propos de l'idée d'une modularité de l'esprit et il n'y en a pas non plus chez les partisans de cette thèse : la conception de la modularité, faible ou massive²⁸, peut varier beaucoup d'un chercheur à l'autre, par exemple de Jerry Fodor²⁹ à Dan Sperber³⁰ en passant par Noam Chomsky ou David Marr, avec son *principle of modular design* qu'il a appliqué à la vision³¹. Le débat est d'autant plus complexe qu'en sciences cognitives aujourd'hui l'usage de la notion de module est, pour le moins, peu parcimonieux. Marc Hauser, par exemple, développe dans son dernier ouvrage³² une théorie chomskyenne de la moralité considérée comme le

²⁷ « Learning is more than the acquisition of the ability to think ; it is the acquisition of many specialized abilities for thinking about a variety of things » : L. Vygotsky, *Mind in Society. The Development of Higher Psychological Processes*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1978, p. 83.

²⁸ P. Carruthers, *The Architecture of the Mind. Massive Modularity and the Flexibility of Thought*, Oxford, Oxford University Press, 2006, 480 p.

²⁹ J. A. Fodor, *La modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés*, Paris, Éditions de Minuit, 1986, 175 p.

³⁰ D. Sperber, « In Defense of Massive Modularity », dans E. Dupoux, *Language, Brain, and Cognitive Development*, Cambridge MA, MIT Press, 2001, p. 47-57.

³¹ D. Marr, « Early Processing of Visual Information », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London. Series B, Biological Sciences*, vol. 275, n° 942, 1976, p. 483-519.

³² M. Hauser, *Moral Minds : How Nature Designed Our Universal Sense of Right and Wrong*, New York, HarperCollins, 2006, 512 p.

produit d'une faculté mentale innée et universelle, dont le cœur pourrait être un ensemble de réponses affectives universelles – dégoût, honte, sympathie, culpabilité, etc. – déclenchées par certaines situations.

L'objet de ce texte n'est pas de discuter les nuances entre les différentes théories en présence, bien qu'elles soient non triviales. Je me contente de reprendre à mon compte l'hypothèse d'une modularité de l'esprit, donc de l'existence de domaines spécifiques, en prenant acte du constat de Hirshfeld et Gelman dans l'ouvrage cité *supra* : la notion est difficile à définir. Ils s'y essaient tout de même, d'une manière quelque peu ambiguë et redondante. Selon eux, les domaines sont 1) des mécanismes innés, 2) des manières spécifiques d'acquérir des connaissances, 3) l'expression de relations spécifiques entre le monde et la connaissance que nous en avons, 4) le produit d'une orientation cognitive particulière³³.

Pour ma part, je définis les domaines spécifiques comme 1) de grands ensembles d'informations, de stimuli, de messages, 2) traités chacun cognitivement selon une modalité spécifique relativement stabilisée (langage, numérosité, perception des êtres vivants, etc.), 3) qui est le fruit de notre adaptation à un certain nombre de problèmes récurrents, que nous avons affrontés tout au long de notre histoire évolutive.

Quel intérêt présente l'introduction de cette notion pour le spécialiste des affects ? Il est double. D'une part, nous avons là un bon outil conceptuel. Féconde, cette notion suscite des programmes de recherche et de nouvelles théories cognitives. D'autre part et surtout, si l'on parvient à montrer que telle ou telle de nos aptitudes relève d'un domaine spécifique, cela revient du même coup à en souligner l'importance dans notre histoire évolutive et donc, très probablement, chez l'homme moderne. Or, je soutiens que c'est le cas des affects, en particulier dans le registre de la cognition sociale, définie ici, sommairement, comme l'aptitude individuelle à interagir socialement de manière intelligente³⁴. J'ajoute que, générale-

³³ L. Hirshfeld, S. Gelman, *op. cit.*, p. 24.

³⁴ K. Zuberbühler, R. W. Byrne, « Social cognition », *Current Biology*, vol. 16, n° 18, 2006, p. R786-R790. La thèse consistant à voir dans la cognition sociale un domaine-spécifique, que l'on pourrait distinguer d'autres aptitudes cognitives générales telles que la mémoire, l'attention ou la perception, est défendue par de nombreux chercheurs en neurosciences (R. Adolphs, « How do we know the minds of others ? Domain-specificity, simulation, and enactive social cognition », *Brain Research*, 1079, 2006, p. 25-35), même si le débat n'est pas tranché (J. T. Cacioppo, P. S. Visser, C. L. Pickett [éd.], *Social Neuroscience. People*

ment, les domaines sont considérés comme étant fortement partagés par les membres d'une espèce, bien que non nécessairement universels³⁵. Ils ne sont pas des réponses idiosyncrasiques à des problèmes individuels³⁶, et cette caractéristique, bien évidemment, ne peut manquer d'intéresser l'anthropologue qui travaille sur les formes du partage.

La question qui se pose maintenant est donc de savoir si l'affectivité peut être considérée comme un domaine spécifique, tel que je viens de le définir. La thèse de Derek Denton sur l'origine de la conscience, qui fait la part belle aux affects, permet d'argumenter dans ce sens.

3. Les proto-affects considérés comme un domaine spécifique

À la vieille question « qu'est-ce que l'esprit ? », Denton répond : « ce que fait le cerveau ». Que fait le cerveau ? Tout simplement, il est affecté. Affecté par des messages internes (c'est surtout à ceux-là que s'intéresse Denton) et affecté aussi par des messages externes³⁷. Par conséquent, si on veut comprendre l'esprit, il faut comprendre comment le cerveau est affecté, plus exactement il faut comprendre à quel type d'affect il est vulnérable ou réceptif. Pour cela, poursuit Denton, il faut considérer les origines évolutives du phénomène de la conscience.

Selon Denton, la conscience est née de ce qu'il appelle les émotions primordiales, que j'ai renommées proto-affects. Les exemples typiques d'émotions primordiales sont le besoin d'air³⁸, la soif, la faim, la douleur ou encore les sensations nées des changements intervenus dans la température centrale interne et la température cutanée. L'envie irrépressible de dormir après une longue privation de sommeil ou le besoin impérieux de soulager une vessie distendue sont d'autres exemples de l'assujettissement

Thinking About Thinking People, Cambridge MA, MIT Press, 2006, 304 p.). Il est dit également que la cognition sociale peut se spécialiser à de multiples niveaux. Si l'on soutient, comme je le fais ici, que les affects sont eux-mêmes une composante essentielle de la cognition sociale, il n'est pas absurde d'affirmer qu'ils sont très précisément une modalité du domaine spécifique de la cognition sociale.

³⁵ D. L. Everett, « Cultural Constraints on Grammar and Cognition in Pirahã », *Current Anthropology*, vol. 46, n° 4, 2005, p. 621-646.

³⁶ L. Hirshfeld, S. Gelman, *op. cit.*, p. 22.

³⁷ T. Dalgleish, « The emotional brain », *Nature Reviews Neuroscience*, 5, 2004, p. 582-585.

³⁸ M. Liotti *et al.*, « Brain responses associated with consciousness of breathlessness (air hunger) », *PNAS*, vol. 98, n° 4, 2001, p. 2035-2040.

de la conscience à une émotion générée de l'intérieur³⁹. Rien d'autre ou presque ne peut aller contre ces besoins compulsifs, qui supplantent tout le reste. Les proto-affects (selon ma terminologie), correspondent à « l'envahissement tyrannique du courant de conscience par un besoin primordial »⁴⁰.

Ce sont principalement des détecteurs chimiques et des intérocepteurs⁴¹ ou, secondairement, des récepteurs de surface comme, par exemple, l'épithélium olfactif qui, en envoyant des messages dans les aires cérébrales d'origine évolutive ancienne (moelle, mésencéphale, hypothalamus, système limbique) seraient au commencement de la conscience. Le scénario, soutient Denton, pourrait être le suivant : à un certain stade de l'évolution, lorsque le cerveau a gagné la partie rostrale, les « éléments subjectifs des instincts qui sous-tendent ou surveillent, entre autres, l'équilibre du milieu intérieur de l'organisme »⁴² ont pénétré le processus biologique. L'activité motrice, qui vise à satisfaire le besoin, est alors devenue intentionnelle.

Prenons l'exemple de la soif, causée, chez l'homme comme chez tous les mammifères, par une montée rapide de sodium sanguin à un taux d'environ 2 %. Cet état physiologique entraîne, dans mon langage, le proto-affect de la soif qui incite l'animal à boire. Après avoir bu, ce proto-affect disparaît subitement. Ce processus de gratification assure la survie de l'organisme. Sa mise en place au cours de l'évolution, estime Denton, a permis l'émergence de la conscience chez les organismes supérieurs.

Cependant, il est peu probable que tous les mammifères, quels qu'ils soient, aient conscience de la même manière d'avoir soif. D'ailleurs, un organisme peut avoir soif sans en avoir conscience – c'est le cas de nos plantes d'appartement, de nombreuses espèces animales, mais cela peut arriver aussi chez des personnes très âgées⁴³. Chez l'homme, que s'est-il

³⁹ D. Denton, *op. cit.*, p. 151.

⁴⁰ D. Denton, *op. cit.*, p. 307.

⁴¹ La théorie de Denton concurrence celle de Gerald Edelman pour qui la conscience primaire est née de la capacité à créer une « scène » mentale – du présent remémoré selon les termes d'Edelman – grâce à des extérocepteurs, essentiellement la vue et, secondairement, l'ouïe. G. M. Edelman, G. Tononi, *Comment la matière devient conscience*, Paris, Odile Jacob, 2000, 317 p.

⁴² D. Denton, *op. cit.*, p. 325.

⁴³ Il y a une différence énorme entre ces deux exemples, bien pointée par Searle : littéralement parlant, la plante d'appartement n'aura évidemment jamais soif même si, par

passé lorsque le cerveau a gagné la partie rostrale sous l'effet de la pression sélective ? La conscience subjective primordiale de la déshydratation en cours de l'organisme, explique Denton, « a engendré à la fois l'intention de rechercher de l'eau et les événements moteurs correspondants »⁴⁴. Selon cette hypothèse, l'émergence de la conscience – même vague au début de notre histoire évolutive – de l'influx sensoriel « déshydratation en cours » a précédé phylogénétiquement l'utilisation consciente des systèmes moteurs à des fins de gratification. Cette conscience « a généré une pression sélective qui a permis à l'éventail des mécanismes moteurs réflexes complexes du mésencéphale et du rhombencéphale d'évoluer aussi vers un contrôle conscient et par conséquent volitif »⁴⁵. L'individu éprouve d'abord physiologiquement un manque, puis son esprit est envahi tout entier par la conscience de ce manque, ce qui va le conduire à rechercher (intentionnellement) ce qui lui manque.

Comment naît cette intentionnalité ? Le comportement dipsique consistant à rechercher un point d'eau suppose l'acquisition de diverses connaissances : la topographie, la localisation de la source d'eau, les dangers et obstacles à éviter pour l'atteindre, etc. Le cortex cérébral a joué le rôle indispensable d'un système intégrateur de ces informations. À l'échelle du cerveau s'est ainsi créé « un réseau de neurones distribués et fortement interconnectés, avec des axones de longue portée »⁴⁶, constituant « un espace de travail dans lequel s'élabore une planification consciente des conduites à venir »⁴⁷, soit, en définitive, une intentionnalité. La conscience des proto-affects permet de passer, pour l'individu, de la réaction à l'action voulue. Au cours de notre évolution nous sommes devenus, dans les termes de Searle, pleinement conscients des conditions de satisfaction de notre besoin de boire⁴⁸. Les proto-affects, comme

facilité de langage, nous pouvons prétendre le contraire ; incapable d'émotion, elle ne dispose pas de l'intentionnalité première ou dérivée de boire, elle ne relève pas d'une ontologie à la première personne. J. R. Searle, *Mind. A brief introduction*, New York, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 20, 78.

⁴⁴ D. Denton, *op. cit.*, p. 161.

⁴⁵ D. Denton, *op. cit.*, p. 163.

⁴⁶ D. Denton, *op. cit.*, p. 253.

⁴⁷ J.-P. Changeux dans D. Denton, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁸ J. Searle, *op. cit.*, p. 132-133.

d'ailleurs les émotions d'une manière générale⁴⁹, diffèrent en cela des réflexes ordinaires.

On est proche, ici, de l'idée selon laquelle les informations intéroceptives constituent, au niveau psychologique, le *proto-self*, *i. e.* une collection cohérente de configurations neuronales qui évaluent constamment l'état physique et physiologique de l'organisme, dans toutes ses dimensions⁵⁰, condition même de notre sentiment de continuité⁵¹. Cette thèse est congruente avec la théorie controversée de William James et Carl Lange, pour qui les mécanismes de l'émotion obéissent à la causalité suivante : en premier lieu se produit une réaction viscérale de l'organisme à un stimulus (tachycardie, mydriase, sudation, pression artérielle), en second lieu survient une prise de conscience de cette réaction, qui correspond au vécu affectif. Pour reprendre l'exemple bien connu, on ne fuit pas l'ours parce qu'on a peur, mais on a peur parce qu'on fuit l'ours⁵².

La thèse est également congruente avec le schéma général que l'on établit aujourd'hui de la chaîne de processus bio-régulateurs qui mène à l'émotion. De nombreux stimuli qui déclenchent les émotions sont traités par des réponses physiologiques (hormonales, endocrines, viscérales, sympathiques et parasympathiques, etc.⁵³) à un niveau non conscient, bien avant de devenir éventuellement l'objet d'une expérience vécue – ce n'est pas le cas, par exemple, avec le *blindsight*⁵⁴, ou encore avec les réponses électrodermales enregistrées auprès de malades prosopagnosiques à qui on présente des visages familiers⁵⁵.

Selon Denton, c'est sur ce socle phylogénétiquement ancien, d'un courant de conscience généré par des émotions primordiales (des proto-affects) et commun à de nombreux animaux, que la conscience humaine, sous l'effet d'une pression sélective mais aussi d'un environnement social,

⁴⁹ N. Tsuchiya et R. Adolphs, « Emotion and consciousness », *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 11, n° 4, 2007, p. 161.

⁵⁰ A.R. Damasio, *The Feeling of What Happens : Body and Emotion in the Making of Consciousness*, New York, Harcourt, 1999, p. 154.

⁵¹ N. Tsuchiya, R. Adolphs, *op. cit.*, p. 160.

⁵² W. James, « What is an Emotion ? », *Mind*, 9, 1884, p. 190.

⁵³ J. Decety, « La représentation d'autrui abordée par les neurosciences sociales », dans G. Fussman (éd.), *Croyance, raison et déraison*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 40.

⁵⁴ *The Oxford Companion to the Mind*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 290.

⁵⁵ P. Buser, *L'inconscient aux mille visages*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 145.

n'a cessé de gagner en complexité pour atteindre les formes que nous lui connaissons aujourd'hui, quand nous contemplons une œuvre d'art, quand nous éprouvons un sentiment amoureux, ou quand nous lisons un texte philosophique. Bref, une conscience-noyau limitée à l'ici et maintenant serait née des proto-affects, et c'est notre histoire évolutive qui nous a menés d'une vague conscience de ces proto-affects jusqu'au sommet de la hiérarchie des affects qu'autorise chez l'homme moderne le cortex frontal, ce « grand orgue de la civilisation »⁵⁶ permettant la conscience étendue. Cela revient à dire que depuis notre origine s'est progressivement mis en place un type particulier d'activité cérébrale visant à traiter les affects, c'est-à-dire un domaine spécifique, ceci selon des modalités de plus en plus complexes.

Mais que signifie concrètement cette proposition : l'affectivité est un domaine spécifique ? Un rapide détour par les théories scientifiques qui sont, par nature, « domaine-spécifique », permet d'en préciser l'idée. En effet, une théorie en biologie ne peut pas être appliquée telle quelle en physique, tout simplement parce que les engagements ontologiques de l'une et l'autre discipline sont différents : la biologie va parler d'espèces et d'ADN, la physique de masses et de quarks⁵⁷. De manière analogue, affirmer que l'affectivité est un domaine spécifique revient à dire que nous sommes équipés d'une disposition cognitive innée (une manière particulière de comprendre, de percevoir le monde) dont les engagements ontologiques concernent un certain nombre de phénomènes physiologiques et mentaux provoqués par l'activité permanente de notre organisme et par nos interactions avec le monde extérieur, phénomènes auxquels nous donnons le nom de soif, sommeil, peur, joie, colère, tristesse, panique, etc. Par exemple, ces engagements ontologiques nous interdiront de prendre un sourire de Duchenne pour une expression d'agressivité, contrairement à un faux sourire. Nous savons en effet différencier les sourires exprimant une joie sincère des sourires forcés, car les premiers se caractérisent par la contraction d'*orbicularis oculi*, un muscle situé autour des yeux, que nous sommes incapables de contracter volontairement et simultanément des deux côtés du visage.

⁵⁶ D. Denton, reprenant ici une expression de J.-P. Changeux, *op. cit.*, p. 314.

⁵⁷ L. Hirschfeld, S. Gelman, *op. cit.*, p. 12.

Je défends donc ici l'idée suivante : de même que, selon les thèses de Marr, le processus de la vision est un domaine spécifique qui implique la coordination de plusieurs modules visuels dans un tout cohérent (les modules permettant de percevoir la couleur, d'analyser la forme, le mouvement apparent, etc.), le phénomène de l'affectivité est lui-même un domaine spécifique intégrant l'apport de plusieurs modules, celui des proto-affects dont je viens de parler, mais aussi les affects primordiaux et les affects représentationnels. Notre espèce dispose d'une aptitude naturelle à les partager.

4. Le partage affectif, une spécificité d'*Homo sapiens*

Si les êtres humains ont une aptitude naturelle à être affectés, ils ont aussi une aptitude naturelle à être affectés de la même manière, cette dernière faculté faisant l'objet d'un renforcement culturel permanent. Je ne reviens pas sur le partage des proto-affects, phylogénétiquement anciens et donc fortement partagés, comme je viens de le soutenir. Notons simplement une spécificité humaine : même au niveau des proto-affects, les IC peuvent jouer un rôle important au point d'asservir provisoirement les IP. Reprenons l'exemple de la conscience de la soif. Quand, dans un pays chaud, le ramadan tombe en plein été, un musulman partage avec de nombreux coreligionnaires le contrôle de son besoin compulsif de boire pendant tout le temps du jeûne. On pourrait multiplier ce type d'exemples pour d'autres proto-affects, en montrant que les formes panhumaines du partage peuvent être modulées en fonction de contextes sociaux et culturels, plus exactement en fonction des représentations partagées dans telle société ou telle culture.

Le partage des affects primordiaux est lui-même largement documenté. Il est probable que le développement des régions du cerveau des primates qui favorisent des liens émotionnels forts a permis à nos ancêtres dans l'arbre phylogénétique de construire des formes robustes de solidarité sociale qui ont constitué un avantage évolutif⁵⁸. Des recherches sur l'empathie ont montré que les jeunes enfants, à moins de 2 ans, diminuent leurs jeux exploratoires et deviennent tristes quand leurs mères expriment

⁵⁸ J. H. Turner, *On the Origins of Human Emotions : A Sociological Inquiry into the Evolution of Human Affect*, Palo Alto, Stanford University Press, 2000, 208 p.

ce sentiment⁵⁹. Dans le même fil, une étude de neuro-imagerie a consisté à présenter à des sujets des vidéo-clips d'acteurs de théâtre qui racontaient soit des histoires tristes, soit des histoires neutres, comme si elles leur étaient arrivées. Les premières activent chez les observateurs les régions cérébrales impliquées dans le traitement de la tristesse⁶⁰. On sait aussi que la perception par un individu de certaines expressions émotionnelles chez un autre individu déclenche chez son observateur l'activation des régions cérébrales – en l'occurrence des représentations motrices – qui sont responsables de la génération de ces expressions émotionnelles⁶¹. Ainsi, la perception visuelle d'une personne qui manifeste une expression de dégoût, active chez l'observateur l'insula antérieure et, dans une moindre mesure, le cortex cingulaire antérieur, régions cérébrales impliquées dans l'expérience de cette émotion⁶². Des études utilisant l'IRM fonctionnelle ont encore montré que l'activité déclenchée dans le cortex cingulaire antérieur, l'insula antérieure et le cervelet par un stimulus douloureux, l'est également par le fait de savoir qu'une autre personne est en train de recevoir ce stimulus douloureux⁶³. Par ailleurs, « les variations des indices physiologiques associées à l'expression d'émotions (rythme cardiaque, pression artérielle, sudation cutanée ou température digitale) sont similaires chez les personnes qui les observent ou qui les imaginent »⁶⁴. L'activité déclenchée dans le cortex somatosensoriel secondaire par le fait d'être touché est aussi déclenchée par la vue de quelqu'un d'autre

⁵⁹ P. Buser, *op. cit.*, p. 153.

⁶⁰ J. Decety, T. Chaminade, « Neural Correlates of Feeling Sympathy », *Neuropsychologia*, 41, 2003, p. 127-138.

⁶¹ D. Freedberg, V. Gallese, « Motion, Emotion and Empathy in Esthetic Experience », *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 11, n° 5, 2007, p. 201. U. Dimberg, « Facial Reactions to Facial Expressions », *Psychophysiology*, 19, 1982, p. 643-647.

⁶² B. Wicker *et al.*, « Both of Us Disgusted in My Insula. The Common Neural Basis of Seeing and Feeling Disgust », *Neuron*, 40, 2003, p. 655-664.

⁶³ T. Singer *et al.*, « Empathy for Pain Involves the Affective but not Sensory Components of Pain », *Science*, vol. 303, n° 5661, 2004, p. 1157-1162. T. Singer, C. Frith, « The painful side of empathy », *Nature Neuroscience*, vol. 8, n° 7, 2005, p. 845-846. M. V. Saarela *et al.*, « The Compassionate Brain : Humans Detect Intensity of Pain from Another's Face », *Cerebral Cortex*, 17, 2007, p. 230-237. M. Botvinick *et al.*, « Viewing facial expression of pain engages cortical areas involved in the direct experience of pain », *NeuroImage*, 25, 2005, p. 312-319.

⁶⁴ J. Decety, *op. cit.*, p. 44.

également touché⁶⁵. Plus généralement, on sait que le mécanisme des neurones-miroir⁶⁶ joue un rôle fondamental dans la compréhension de l'action des autres⁶⁷, et l'imitation. De tels mécanismes de résonance motrice peuvent expliquer la contagion émotionnelle, par exemple la contagion des sourires, ou la synchronisation, au sein d'un groupe, des mimiques faciales et de la gestuelle pendant une interaction⁶⁸. Il y a là une sorte de résonance émotionnelle interindividuelle, dont la réalité est bien attestée dans la littérature⁶⁹. L'ensemble de ces données laisse supposer l'existence d'un substrat neuronal commun aux représentations des affects pour soi et pour les autres. En définitive, « simuler la subjectivité d'autrui mobilise les mêmes ressources neuronales que celles impliquées dans la simulation en première personne », ressources qui « sont spécifiques au domaine de traitement impliqué (par exemple actions, croyances, émotions ou douleur) »⁷⁰.

Qu'en est-il du partage des affects représentationnels ? C'est une question plus complexe à laquelle je donnerai des éléments de réponse dans la prochaine et dernière partie. J'introduis simplement l'idée générale. Comme le suggère la citation de Benda placée en exergue, ce n'est pas la même chose d'éprouver seul de la joie et de l'éprouver en même temps que d'autres personnes, mais surtout on passe à un niveau radicalement différent lorsqu'on sait qu'on éprouve de la joie ainsi, *i. e.* lorsqu'on a conscience qu'on partage cet affect avec d'autres personnes et, plus encore, lorsqu'on sait que les autres attendent que l'on éprouve la même joie qu'eux, ou considèrent qu'on doit éprouver de la joie dans telle ou telle situation de telle ou telle manière. Dans ce dernier cas, lorsque l'on sait ou lorsque l'on croit partager avec d'autres des affects, le fait de le

⁶⁵ C. Keysers *et al.*, « A Touching Sight. SII/PV Activation during the Observation and Experience of Touch », *Neuron*, vol. 42, n° 2, 2004, p. 335-346.

⁶⁶ M. Iacoboni *et al.*, « Cortical Mechanisms of Human Imitation », *Science*, vol. 286, n° 5449, 1999, p. 2526-2528. G. Rizzolatti et L. Craighero, « The Mirror-Neuron System », *Annu. Rev. Neurosci.*, 27, 2004, p. 169-192.

⁶⁷ W. Thalia, M. Shawn, M. Alex, « Understanding Animate Agents : Distinct Roles for the Social Network and Mirror System », *Psychological Science*, vol. 18, n° 6, 2007, p. 469-474.

⁶⁸ E. Tognoli *et al.*, « The phi complex as a neuromarker of human social coordination », *PNAS*, vol. 104, n° 19, 2007, p. 8190-8195.

⁶⁹ P. M. Niedenthal, « Embodying emotion », *Science*, vol. 316, 2007, p. 1002-1005.

⁷⁰ J. Decety, *op. cit.*, p. 48.

savoir ou le fait de le croire constituent des représentations (elles-mêmes partagées) qui ne sont pas sans effet sur la réception des affects. C'est à ce moment-là que l'on peut parler d'affects représentationnels.

Je conclus cette quatrième partie en affirmant qu'il y a un partage possible des proto-affects, des affects primordiaux et des affects représentationnels qui, tous, relèvent d'un même domaine spécifique, celui de l'affectivité. En prenant appui sur mes données ethnographiques, et en appliquant le modèle théorique que je viens d'esquisser, je vais maintenant rendre compte de l'emprise que peuvent exercer les affects représentationnels sur des affects olfactifs universels.

5. Les formes partagées des affects olfactifs : données ethnographiques

Si, dans une acception large, l'affectivité est ce qui nous affecte, toute expérience sensorielle relève indiscutablement de ce registre-là puisque percevoir revient à porter un jugement sur l'effet que cela fait ou, suis-je tenté de dire en paraphrasant la définition classique des *qualia* (l'expérience phénoménologique de la sensation), sur l'affect que cela fait⁷¹. L'expérience olfactive, plus que toute autre, est un déclencheur d'affects⁷². Il est trivial de rappeler le lien olfactif/affectif, phénomène amplement commenté à propos du syndrome de Proust. Dès la période anté- et postnatale⁷³, puis tout au long de la vie de l'individu (avec un sommet entre 6 et 10 ans⁷⁴) ce lien est doublement renforcé, d'une part parce que certaines régions du cerveau qui participent au traitement du message olfactif – au niveau du thalamus et du système limbique en particulier – sont les mêmes que celles qui sont impliquées dans le traitement des émotions⁷⁵, d'autre part du fait de l'importance de la mémoire olfactive⁷⁶.

⁷¹ T. Nagel, « What is it like to be a bat ? », *The Philosophical Review*, LXXXIII, 4, 1974, p. 435-450.

⁷² O. Alaoui-Isamili *et al.*, « Basic Emotions Evoked by Odorants : Comparison Between Autonomic Responses and Self-Evaluation », *Physiology & Behavior*, 1997, vol. 62, n° 4, p. 713-720.

⁷³ R. Soussignan, B. Schaal, « Les systèmes émotionnels chez le nouveau-né humain : invariance et malléabilité des réponses aux odeurs », *Enfance*, vol. 53, 2001/3, p. 236-246.

⁷⁴ S. Chu, J. J. Downes, « Long live Proust : the odour-cued autobiographical memory bump », *Cognition*, 75, 2000, B41-B50.

⁷⁵ G. M. Shepherd, « Smell images and the flavour system in the human brain », *Nature*, 444, 2006, p. 316-321.

Dans les trois exemples du lien entre olfaction et affects proposés ci-dessous, les données sont des descripteurs olfactifs ou des descriptions d'expériences olfactives recueillis au cours d'enquêtes ethnographiques auprès de professions confrontées à la nécessité d'interpréter un environnement olfactif violent. Le choix méthodologique du langage naturel des odeurs comme possibilité d'accès aux affects olfactifs est motivé par les thèses qui, en linguistique et psycholinguistique, soutiennent que l'organisation des domaines cognitifs est reflétée dans la structure du lexique. Par exemple, des recherches sur les termes d'émotion dans le langage⁷⁷ suggèrent que les concepts associés à ces termes constituent un domaine cognitif cohérent.

5.1. Le partage de la durée de l'affect

Je présente d'abord le résultat du traitement des entretiens effectué à l'aide du logiciel d'analyse sémantique latente LSA⁷⁸. Ce logiciel permet de calculer un cosinus (donc compris entre -1 et +1) qui représente le degré de similarité entre deux contenus textuels, en comparant les textes à une base de données de référence⁷⁹. Si deux contenus sont caractérisés par une proximité de -1, ils sont très différents du point de vue sémantique. À l'inverse, deux contenus textuels caractérisés par une proximité de +1 sont très proches sémantiquement (ils traitent du même sujet). Nous avons « ciblé » dans nos entretiens 103 descripteurs évoquant avec un minimum d'ambiguïté la notion de durée de la sensation (e.g. odeur « ancrée »,

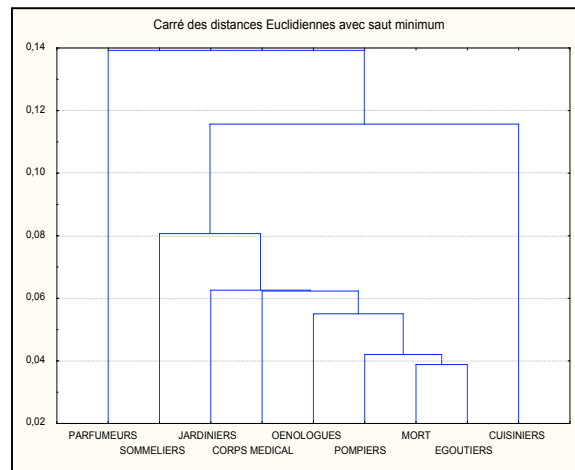
⁷⁶ J. Candau, « De la ténacité des souvenirs olfactifs », *La Recherche*, n° 344, juillet-août 2001, p. 58-62.

⁷⁷ A. Wierzbicka, K. Oatley, A. Manstead, *Emotions Across Languages and Cultures : Diversity and universals*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, 361 p.

⁷⁸ Traitement effectué par le groupe MOD (*Molécules, Olfaction, Discours*) de l'université de Nice Sophia Antipolis. D. Tisserand, J. Candau, T. Baccino, « Utilisation de l'analyse sémantique latente pour catégoriser quantitativement des corpus numériques de langage naturel », *Lettre d'information sur l'analyse de la sémantique latente*, n° 5, 2004, <http://www.upmf-grenoble.fr/sciedu/blemaire/lisa.html>.

⁷⁹ Constituée de 27 610 paragraphes correspondant à 1 466 553 mots, dont 67 369 mots différents. La base, supposée représenter au mieux l'ensemble des connaissances relatives au domaine étudié (la description des odeurs), a été constituée par un membre du groupe de recherche MOD, Marcel Vuillaume, de l'UMR 6039 *Bases, Corpus, Langage* en collaboration avec David Tisserand (Laboratoire de Psychologie Expérimentale et Quantitative de l'université de Nice Sophia Antipolis, E.A. 1189).

« étouffante », « qui reste », « persistante »⁸⁰, etc.), afin de calculer le degré de similarité entre divers corpus d'entretiens (ceux des parfumeurs, des sapeurs-pompiers, des fossoyeurs, etc.). Selon l'hypothèse à tester, les professionnels en contact avec des odeurs désagréables devaient utiliser un langage (des descripteurs) qui mettent davantage en valeur la durée de la sensation que les professionnels confrontés à des odeurs neutres, ou agréables. Le graphique suivant résume les résultats :



Classification hiérarchique des corpus d'entretiens recueillis auprès des diverses professions, en fonction de leur homogénéité en regard des descripteurs de durée de la sensation olfactive. La rubrique « Mort » réunit les fossoyeurs, thanatopracteurs et employés de la morgue.

La classification hiérarchique des corpus d'entretiens met en évidence une proximité entre plusieurs groupes de professionnels : pompiers, égoutiers et ceux de la rubrique « Mort » (fossoyeurs, thanatopracteurs et employés de la morgue), soit tous les individus évoluant dans des univers d'odeurs « *à ne pas regarder* »⁸¹, selon les termes mêmes d'un de mes informateurs. Cette proximité suggère qu'ils partagent une même caractéristique dans leurs discours, en regard de la liste des descripteurs de durée. Il n'a pas été possible de l'identifier précisément, mais au vu des

⁸⁰ Les propos cités en italique et entre guillemets sont ceux de mes informateurs.

⁸¹ J. Candau, A. Jeanjean, « Des odeurs à ne pas regarder », *Terrain*, n° 47, 2006, p. 51-68.

données ethnographiques il n'est pas déraisonnable de supposer qu'il s'agit d'une utilisation plus marquée de descripteurs rendant compte, au sein de ces professions, d'une perception durable et partagée des odeurs désagréables, *i. e.* d'odeurs qui les affectent d'une manière particulière.

Ce n'est pas déraisonnable, pour d'autres raisons que les seules données ethnographiques. D'une part, l'opposition affects négatifs/affects positifs est cognitivement pertinente. Dans toutes les études interculturelles sur la structure cognitive des émotions, deux grands pôles tendent à émerger, opposant émotions négatives et émotions positives⁸². D'autre part, le travail de Corbin sur les odeurs⁸³ – qui est aussi une histoire sociale de l'expression des affects – a mis en évidence la prégnance dans notre imaginaire de deux pôles qui recourent l'opposition précédente : le putrescible et l'imputrescible. Le corps est vu comme une source continue d'exhalaisons (menstrues, bile, lait maternel, sperme, transpiration, excréments) qui trahissent sa nature animale, et annoncent l'inéluctable putréfaction. En outre, dans le cas d'un jugement hédonique, on sait que les odeurs désagréables sont traitées plus rapidement que toutes les autres, avec comme corollaire une augmentation du rythme cardiaque des sujets⁸⁴. Enfin, quand nous imaginons des odeurs, nous flairons (*sniffing* vs *smelling*) plus profondément s'il s'agit d'odeurs plaisantes (*e. g.* chocolat) que déplaisantes (*e. g.* urine)⁸⁵. On peut donc supposer que notre sens de l'odorat est naturellement⁸⁶ mis en alerte, de manière pré-cablée et pas nécessairement consciente, par des odeurs dites « désagréables ». Nous sommes sans doute en présence d'un phénomène

⁸² J. W. Berry *et al.*, *Cross-Cultural Psychology. Research and Applications*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 191.

⁸³ A. Corbin, *Le miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion, 1982, 336 p.

⁸⁴ M. Benfasi *et al.*, « Réponses émotionnelles aux odeurs : aspects psychologiques et psychophysiologiques », dans H. Paugam-Moisy *et al.* (éd.), *La cognition entre individu et société*, Paris, Lavoisier, 2001, p. 193 et 198. Voir aussi O. Alaoui-Ismaïli *et al.*, « Basic Emotions Evoked by Odorants : Comparison Between Autonomic Responses and Self-Evaluation », *Physiology & Behavior*, vol. 62, n° 4, 1997, p. 713-720.

⁸⁵ S. M. Kosslyn, « Understanding the mind's eye... and nose », *Nature neuroscience*, vol. 6, n° 11, 2003, p. 1124-1125 ; M. Benfasi *et al.*, « Olfactomotor activity during imagery mimics that during perception », *Nature Neuroscience*, vol. 6, n° 11, 2003, p. 1142-1144.

⁸⁶ A.K. Anderson *et al.*, « Dissociated neural representations of intensity and valence in human olfaction », *Nature neuroscience*, vol. 6, n° 2, 2003, p. 196-202.

adaptatif⁸⁷ : nous avons intérêt à détecter plus rapidement les mauvaises odeurs afin de nous en détourner aussitôt, certaines d'entre elles pouvant être toxiques. Certes, le lien établi entre les pestilences et la toxicité n'est pas un lien causal direct, mais il n'en est pas moins réel, statistiquement parlant⁸⁸. Dès lors, comme dans beaucoup d'autres domaines de la cognition⁸⁹, il est préférable de surestimer un danger que de le sous-estimer. En l'occurrence, il vaut mieux se méfier à tort d'une mauvaise odeur que négliger un signal malodorant qui serait effectivement toxique. De fait, ces mauvaises odeurs déclenchent de fortes émotions, des affects extrêmement vifs, ce que traduisent bien les descripteurs de durée.

Si ce premier exemple relève à la fois du registre des proto-affects (des stimuli qui nous affectent presque à notre insu) et de celui des affects primordiaux (dégoût, essentiellement), les deux derniers touchent à un tout autre registre, celui des affects que j'ai qualifiés de représentationnels.

5.2. De la pertinence olfactive

Considérons la réaction d'un médecin légiste qui, en présence d'un cadavre « *pas trop avancé* », affirme être davantage gêné par « *l'odeur de ses pieds* » que par celles diffusées à l'ouverture de son corps. Ou encore, attachons-nous à celle d'un autre médecin qui supporte plus difficilement certaines « *haleines du petit matin* » que les odeurs d'un cadavre. Trois odeurs sont évoquées par ces praticiens : l'odeur des pieds, de l'haleine matinale, du cadavre. Comment interpréter ces propos ? Il faut d'abord savoir que, selon une théorie relativement consensuelle, les catégories olfactives se construisent autour d'un exemplaire, le prototype, jugé meilleur représentant de la catégorie pour des raisons de forte saillance cognitive. Sont ensuite réunis tous les exemplaires partageant un « air de famille », une ressemblance avec ce prototype. Dans l'exemple que je viens de donner, on peut supposer l'existence d'un premier exemplaire prototypique, l'odeur du corps humain, fortement saillante. En effet, comme on l'a vu précédemment, le langage naturel des odeurs atteste que ce corps, mort ou

⁸⁷ S. Hamann, « Nosing in on the emotional brain », *Nature Neuroscience*, vol. 6, n° 2, 2003, p. 107 (p. 106-108).

⁸⁸ A. Holley, *Éloge de l'odorat*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 220.

⁸⁹ D. Sperber et L. A. Hirschfeld, « The cognitive foundations of cultural stability and diversity », *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 8, 1, 2004, p. 40-46.

vivant, induit chez tous les individus le sentiment d'être pénétré voire agressé par les odeurs qu'il diffuse. Ces stimuli, par conséquent, s'imposent à la perception. Par ailleurs, il ressort de l'enquête ethnographique que des trois odeurs évoquées par mes informateurs, la première, pour désagréable qu'elle soit, est catégorisée comme une odeur de vie, les deux autres comme des odeurs de mort. Le sentiment de gêne des deux médecins légistes tient à ceci : en regard de l'exemplaire prototypique « odeur de mort », l'odeur des pieds (catégorisée autour de l'exemplaire « odeur de vie ») n'est pas pertinente en ce sens que sa présence choque (affecte) les sensations ordinairement attendues en présence d'un corps décomposé ; en regard de l'exemplaire prototypique « odeur de vie », l'haleine du petit matin (catégorisée autour de l'exemplaire « odeur de mort ») dégagée par un patient vivant impose la coexistence de deux images olfactives appartenant à des registres radicalement distincts et, en ce sens, contrevient aux sensations habituellement attendues.

À chaque fois, on est donc en présence d'une violation, d'une perturbation ou d'une attente contrariée de l'ordre olfactif et affectif tel qu'il est conceptualisé dans des catégories partagées qui, autant que possible, doivent interdire la confusion de deux univers odorants, qui sont aussi deux univers affectifs, celui des personnes vivantes et celui des personnes mortes : un mort ne doit pas avoir une odeur de vivant ni une personne vivante celle d'un mort. De la même façon que l'on parle de « faute de goût », on pourrait dire qu'il y a ici perception d'une « faute d'odeur »⁹⁰, provoquée par des affects représentationnels, c'est-à-dire par des représentations sociales et culturelles qui viennent orienter et moduler la réception des stimuli. Ce phénomène peut aller jusqu'à leur déni, comme on va le voir avec les deux derniers exemples.

5.3. Le déni olfactif : quand l'affect nie l'affect

Les effets puissants, sur les affects, des représentations de l'odeur de mort se manifestent le mieux, à mes yeux, dans les deux entretiens suivants, tous deux en rapport avec l'odeur d'enfants décédés. Le premier restitue les propos d'un responsable d'une entreprise de pompes funèbres

⁹⁰ Par exemple, l'odeur du Munster, pertinente à la fin d'un repas, devient une « faute d'odeur » si elle est perçue en entrant chez un fleuriste ! Elle affecte de manière inconvenante, *i. e.* inadaptée à la situation ambiante.

qui a lui-même exercé les fonctions de fossoyeur. Sa longue description, ou plutôt son commentaire de l'odeur d'un cadavre d'enfant a été fait d'une traite, d'une voix vibrante⁹¹ qui tranchait avec le reste de l'entretien, comme s'il s'agissait de me convaincre du caractère inouï de cet affect :

Alors, si on prend deux cas de figures, on prend un enfant de 10 ans et vous prenez un adulte de 30 ans, déjà l'adulte de 30 ans va se dégrader un peu plus vite que l'enfant de 10 ans. Il faut savoir que les enfants en général ne sentent pas. Et s'ils sentent, ils sentent bon, surtout pour des jeunes enfants. Mis à part un accident de circulation, où on va sentir ce sang, mis à part pour ceux qui décèdent de maladies graves comme le cancer ou le sida, où vous sentez ces molécules, le côté chimique des choses, l'enfant qui est décédé malheureusement sur un arrêt cardiaque, ou une maladie qui a fait que la dégénérescence du corps..., mais qu'il n'y a pas eu d'hypermédicalisation ou de traitement médical, vous sentez..., l'enfant sent bon. L'enfant sent..., l'enfant, ça a une bonne odeur. Un enfant, ça sent bon. Ça sent pas mauvais, un enfant. Déjà, il se dégrade moins vite qu'un adulte. La rigidité cadavérique varie dans le temps. On dit que 12 heures après le décès, la rigidité cadavérique intervient, et qu'ensuite elle tombe. Il y a une production d'acide lactique et là, chez les adultes, ça va assez vite, et on sent la dégradation du corps. Et c'est vrai que la dégradation du corps on commence à la ressentir, même 12 heures après. Un enfant, vous ne le ressentez pas, parce que déjà l'enfant, on va dire chimiquement, ne se..., les micro-organismes se développent peut-être moins vite, ils se dégradent moins vite, parce que la masse est plus petite, enfin j'imagine qu'il y a beaucoup de critères. Mais l'enfant ne sent pas, ne sent pas mauvais, vous voyez. L'enfant, lui, l'enfant sent bon. L'enfant sent bon. Il sent pas mauvais. Et on ne traite pas les enfants, on évite de le faire aussi, donc aussi on n'a pas la pratique des enfants dans le cadre de soins de conservation. On ne le fait pas. On fait uniquement une toilette de corps, un habillage, une toilette complète, on lave l'enfant mais on ne... on ne fait pas de soins de conservation dans le cadre de... où on injecte une solution formolée, contre-odeur,

⁹¹ Afin d'essayer de mieux comprendre la nature de l'affectivité en jeu, il faudrait engager tout un travail sur les indices prosodiques (intensité de la voix, timbre, hauteur, débit), syntaxiques et sémantiques présents dans les propos de mon informateur.

le formol étant fort, donc c'est vrai qu'on arrive à traiter comme ça, mais les enfants en général, on ne les traite pas, on les habille, on les nettoie, mais on ne fait pas de soins de conservation. Déjà pour nous c'est difficile en tant que personne, mais l'enfant, l'enfant ne sent pas...

Le second extrait, plus bref, restitue la déclaration, elle aussi surprenante, d'un employé de la morgue de Nice, à l'ouverture d'une armoire frigorifique dans laquelle se trouvaient en dépôt une quinzaine de corps d'enfants (principalement des enfants mort-nés ou des morts subites). À ce moment précis de l'entretien, j'ai partagé avec mon informateur un épisode émotionnel sans partager l'affect olfactif. Il a baissé la voix, pour déclarer : « Là, il y a les enfants. Bon, là ça sent plus, ça sent plus ». Pourtant, et c'est la raison pour laquelle j'ai été surpris par ces propos, l'odeur m'a paru aussi forte que dans les autres armoires, où sont mis en dépôt des corps de personnes adultes.

Dans ces deux cas, tout se passe comme si les représentations de l'enfance – des enfants – qui sont très largement des représentations culturelles, étaient incompatibles avec les odeurs de la mort. Un enfant « ne sent pas » ou alors, « il sent bon », presque une odeur de sainteté⁹² en somme. C'est donc à un véritable déni de l'affect olfactif que se sont livrés mes deux informateurs, dévoilant ainsi, je crois, la puissance d'un affect d'une toute autre nature : un affect représentationnel, induit par des représentations partagées. L'odeur de mort contrevient si fortement aux représentations culturelles de l'enfance, que leur confrontation provoque un affect qui relègue hors de la conscience claire les significations habituellement associées à cette odeur. Bien plus, l'interprétation cognitive de la sensation, orientée par cet affect représentationnel, module la perception des stimuli au point d'en dénier la réalité⁹³.

Conclusion

Dans cet article, j'ai défendu l'idée que la distinction entre proto-affects, affects primordiaux et affects représentationnels pouvait contribuer à une meilleure intelligibilité de la manière dont nous sommes

⁹² J.-P. Albert, *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, 379 p.

⁹³ Sur ce point, voir N. Tsuchiya et R. Adolphs, *op. cit.*, p. 158-167.

affectés, tant sous des formes individuelles que collectives, lors d'une expérience olfactive et, peut-être, lors d'autres expériences sensorielles. Ces trois niveaux relèvent d'un domaine spécifique de la cognition, celui de la connaissance affective qui, au fil de notre évolution, n'a cessé de gagner en complexité, les différents niveaux étant probablement encapsulés. L'affect primordial est une propriété émergente du proto-affect et l'affect représentationnel est une propriété émergente des deux autres niveaux. Pour chacun d'entre eux, le partage est possible et quand on s'élève dans cette échelle, les formes du partage deviennent de plus en plus complexes. Au premier niveau, celui des proto-affects, le partage est dans une large mesure naturellement contraint et donc probablement universel. À un niveau supérieur, celui des affects primordiaux et, surtout, celui des affects représentationnels, le partage est davantage sous l'influence des intimités du social et de la culture, et revêt pour cette raison des formes variables d'un groupe ou d'une société à l'autre. De ce fait, le comportement déclenché par des stimuli est très flexible, et beaucoup moins prédictible qu'au sein d'autres espèces animales, qui ne disposent pas de cette puissance représentationnelle. Si on considère l'olfaction chez l'homme, il y a presque toujours plus à sentir (mot qu'il faut recevoir dans toutes ses acceptions, y compris dans celle d'être affecté) que ce qui arrive sur le bulbe olfactif : les affects débordent largement les effets mécaniques des stimuli.

L'effet des représentations sociales sur nos processus d'acquisition émotionnelle d'information soulève plusieurs problèmes théoriques. J'en évoque deux en conclusion. Le premier est celui de la distance, chez l'homme, pour un même domaine spécifique, entre les aptitudes cognitives élémentaires et les fonctions cognitives supérieures. On sait qu'il y a une distance considérable entre d'une part le fait de reconnaître un visage et, d'autre part, l'utilisation, dans la plupart des cultures, de masques, de caricatures ou de maquillage, l'ensemble, toutefois, relevant d'un même domaine spécifique, notre aptitude à reconnaître les visages. Il y a une distance tout aussi grande entre, d'une part, ce qu'on appelle la subitisation ou *subitizing* (notre aptitude innée à dénombrer de petites quantités allant jusqu'à 3-4 éléments) et, d'autre part, le calcul sur les grands nombres, l'ensemble, toutefois, relevant d'un même domaine spécifique, notre aptitude à la cognition numérique. On sait encore que l'écart est immense

entre, d'une part, nos intuitions innées sur les espèces vivantes et, d'autre part, un récit tel que celui du Petit Chaperon Rouge, l'ensemble, toutefois, relevant d'un même domaine spécifique, notre aptitude à penser d'une certaine manière les êtres vivants (leur biologie, leur essence, leur psychologie, ce qui les différencie des choses inanimées, etc.). De même, on a tout lieu de penser qu'il y a une distance considérable entre, d'une part, nos proto-affects et, d'autre part, les affects représentationnels (qui, paradoxalement, peuvent se manifester, comme on l'a vu, par un déni de l'affect), l'ensemble, toutefois, relevant d'un même domaine spécifique, notre aptitude à être affecté.

Le second problème concerne un caractère évolutif de notre espèce : sa tendance à s'affranchir toujours davantage des strictes intimations du biologique ou du génétique, pour laisser de plus en plus d'espace à celles du social et du culturel. Cet effet réversif de l'évolution⁹⁴ renvoie à toute la problématique du « cerveau social »⁹⁵ : nous utilisons le cerveau des autres comme une ressource collective⁹⁶. Voilà pourquoi chez l'homme, contrairement aux autres animaux, les émotions ne sont pas toujours *self-centered*. Chacun de nous peut ressentir des émotions pour des événements dans lesquels il n'est pas lui-même impliqué (aptitude à l'extériorisation, à l'empathie, à l'intersubjectivité affective, à la compassion, à la coopération, etc.), pour une part, d'ailleurs, en mettant en œuvre des processus trans-modulaires qui forcent les frontières de chaque domaine spécifique⁹⁷. Est-il aventureux de voir dans ces affects altruistes, et dans l'étendue de leur partage, un trait qui signe l'identité d'*Homo sapiens* ?

⁹⁴ P. Tort dans C. Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, Paris, Ed. Syllepse, 1999, p. 42-47 et 60-69.

⁹⁵ G. Miller, « Probing the Social Brain », *Science*, vol. 312, 2006, p. 838-839.

⁹⁶ R. Adolphs, « How do we know the minds of others ? Domain-specificity simulation, and enactive social cognition », *Brain research*, 1079, 2006, p. 25-35.

⁹⁷ D. McNeill, « Catchments and contexts : non-modular factors in speech and gesture production », dans D. McNeill, *Language and gesture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 409 p. J. Candau, « "C'est notre être en entier qui sent". Frontières olfactives et transmodularité de l'esprit », *Cultures et sociétés*, n° 2, 2007, p. 37-43.